

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove**

**Richardson, Samuel**

**A Dresde, 1751**

Lettre LXXXI. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-1794**



## L E T T R E LXXXI.

*Miss* CLARISSE HARLOVE,  
à *Miss* HOWE.

*Vendredi 7 d'Avril, à sept heures du matin.*

**M**a tante Hervey, qui aime la promenade du matin, étoit au jardin, accompagnée de Betty, lorsque je me suis levée. La fatigue de tant de nuits, que j'ai passées sans dormir, a rendu aujourd'hui mon sommeil fort pesant. Ainsi, ne pouvant éviter les yeux de ma tante, que j'avois apperçue par ma fenêtre, je n'ai pas eu la hardiesse de m'avancer plus loin que ma volière, pour mettre au dépôt ma lettre de cette nuit. Je rentre chez moi, sans avoir pû trouver le moien d'aller reprendre l'autre, comme j'y suis toujours résolue. Mais j'espère encore qu'après la promenade de ma tante, il ne sera pas trop tard.

Il étoit deux heures passées, lorsque je me suis mise au lit. J'ai compté les minutes jusqu'à cinq. Ensuite, étant tombée dans un profond sommeil, qui a duré plus d'une heure, je me suis trouvé l'imagination remplie, à mon reveil, des horreurs du songe le plus noir & le plus funeste. Quoique je

je n'aye d'un songe que l'idée qu'on en doit avoir, je veux vous en faire le recit.

„ Il m'a semblé, que mon frere, mon  
„ oncle Antonin & M. Solmes, avoient  
„ formé un complot pour se défaire de M.  
„ Lovelace; qui l'aiant découvert, & se  
„ persuadant que j'y avois trempé, avoit  
„ tourné contre moi toute sa rage. Je l'ai  
„ cru voir, l'épée à la main, qui les forçoit  
„ de quitter l'Angleterre. Ensuite, s'étant  
„ saisi de moi, il m'a menée dans un ci-  
„ metière; & là, sans être touché de mes  
„ prières & de mes protestations d'innocence,  
„ il m'a plongé un poignard dans le cœur;  
„ il m'a jettée dans une profonde fosse, qui  
„ se trouvoit ouverte, entre deux ou trois  
„ carcasses à demi pourries: il s'est servi de  
„ ses propres mains, pour me couvrir de  
„ fange; & de ses pieds, pour raffermir la  
„ terre en marchant sur moi.

Je me suis réveillée dans une terreur in-  
exprimable, baignée d'une sueur froide,  
tremblante & souffrant toutes les douleurs  
d'une mortelle agonie. Ces affreuses ima-  
ges ne sont pas encore forties de ma mé-  
moire.

Mais pourquoi m'arrêter à des maux ima-  
ginaires, lorsque j'en ai de si réels à com-  
battre? Ce songe est venu, sans doute, du  
trouble

trouble de mon imagination, dans laquelle il s'est fait un ridicule mélange de mes inquiétudes & de mes craintes.

\* \* \*

*A huit heures.*

Ce Lovelace, ma chere, a déjà la lettre. Quelle étrange diligence ! je souhaite que ses intentions soient louables, puisqu'elles lui coûtent tant de peine ; & j'avoue même, que je serois fâchée qu'il en prit moins. Cependant je le voudrois à cent lieues d'ici. Quel avantage ne lui ai-je pas donné sur moi !

A présent que ma lettre est hors de mes mains, je sens croître mon inquiétude & mon regrèt. J'avois doûté jusqu'à ce moment si elle devoit partir ; il me semble maintenant que j'aurois dû la reprendre. Me reste-t-il une autre voie, néanmoins, pour me garantir de Solmes ? Mais quelle imprudence n'aura-t-on pas à me reprocher, si je m'engage dans les démarches où cette lettre doit me conduire ?

Ma plus chere amie, dites-moi si vous me croiez coupable ! Mais non ; si vous croiez que je le fois, ne me le dites pas. En me supposant condamnée de tout le monde, je trouverai de la consolation à m'imaginer que je ne le suis pas de vous. C'est  
la

la première fois que je vous ai priée de me flatter. N'est-ce pas une marque que je suis coupable, & que la vérité m'épouvante ? Ah ! dites moi . . . mais non, ne me dites pas si vous me jugez coupable.

\* \* \*

*Vendredi, à onze heures.*

Ma tante m'a rendu une nouvelle visite. Elle m'a déclaré d'abord, que mes amis me croient toujours en correspondance avec M. Lovelace ; ce qui est visible, m'a-t-elle dit, par les discours qui lui échappent, & qui font assez connoître qu'il est informé de plusieurs circonstances qui se passent dans le sein de la famille, souvent-même au moment qu'elles sont arrivées.

Quoique je n'approuve rien moins que la méthode qu'il emploie pour se procurer ces informations, vous comprenez bien, ma chere amie, qu'il ne seroit pas prudent de me justifier par la ruine d'un valet corrompu ; sur-tout, lorsque je n'ai aucune part à sa trahison par mon consentement : ce seroit m'exposer à voir découvrir ma propre correspondance, & me ravir par conséquent toute espérance de me dérober à Solmes. Cependant il y a beaucoup d'apparence que cet agent de M. Lovelace joue le double

double entre mon frere & lui. Comment se figurer, autrement, que ma famille puisse être sitôt informée des discours & des menaces dont ma tante m'a fait le recit?

Je l'ai assurée, qu'en supposant même que toutes les voies ne m'eussent pas été fermées pour les correspondances, la seule confusion du traitement que je recevois ne me permettroit pas d'en informer M. Lovelace; que pour lui communiquer des détails de cette nature, il faudroit que je fusse avec lui dans des termes, qui l'exciteroient peut-être à faire quelques visites auxquelles je ne pouvois penser sans une extrême fraieur. Personne n'ignoroit, lui ai-je dit, que je n'avois aucune communication avec les domestiques, à l'exception de Betty Barnes; parce que malgré la bonne opinion que j'avois d'eux, & quoique persuadée qu'ils seroient disposés à me servir, s'ils avoient la liberté de suivre leurs inclinations, les loix sévères qu'on leur avoit imposées me les faisoient éviter depuis le départ de mon Hannah, dans la crainte de nuire à leur fortune en les exposant à se faire honteusement congédier. C'étoit par conséquent entr'eux-mêmes, que mes amis devoient chercher l'explication des intelligences de M. Lovelace. Mon frere, ni ma sœur,

leur, comme je le favois de Betty, qui en faisoit un sujét d'éloge pour leur sincérité, ni peut-être leur favori, M. Solmes, ne faisoient point assez d'attention devant qui leur haine éclatoit, lorsqu'ils parloient de lui, ou de moi, qu'ils affectoient de joindre à lui dans leurs emportemens.

Il étoit fort naturel, m'a répondu ma tante, de faire tomber le soupçon sur moi, du moins pour une partie du mal. Dans l'opinion que je souffrois injustement, si ce n'étoit pas à lui que j'avois adressé mes plaintes, j'avois pu les écrire à Miss Howe; ce qui revenoit peut-être au même. On savoit que Miss Howe s'expliquoit aussi librement que M. Lovelace sur toute la famille. Il falloit bien qu'elle eût appris de quelqu'un, tout ce qui s'y étoit passé. C'étoit cette raison, qui avoit déterminé mon père à précipiter la conclusion, pour éviter les suites fatales d'un plus long retardement.

Je m'apperçois, a-t-elle continué, que vous allez me répondre avec chaleur. (Je m'y dispoisois effectivement). Pour moi, je suis sûre que si vous écrivez, il ne vous échappe rien qui soit capable d'enflâmer ces esprits violens. Mais ce n'est pas l'objet particulier de ma visite :

Il ne peut vous rester, ma nièce, aucun doute que votre pere ne veuille être obéi. Plus il vous trouve de résistance à ses ordres, plus il se croit obligé de faire valoir son autorité. Votre mere me charge de vous dire, que si vous voulez lui donner la moindre espérance de soumission, elle est disposée à vous recevoir à ce moment dans son cabinet, tandis que votre pere est allé faire un tour de promenade au jardin.

Etonnante persévérance! me suis-je écriée. Je suis lassé de ces éternelles déclarations qui ne changent rien à mes disgraces; & je m'étois flattée qu'après avoir expliqué si nettement mes résolutions, je ne serois plus exposée à d'inutiles instances.

Vous ne m'entendez pas, a-t-elle repris, en mettant plus de gravité dans ses yeux. Jusqu'à présent, les prières & les instances ont été employées sans fruit, pour vous inspirer une soumission qui auroit fait le bonheur de tous vos amis; le tems en est passé. Il est décidé, comme la justice le demande, que votre pere sera obéi. On vous accuse fourdement d'avoir quelque part au dessein que M. Lovelace a formé de vous enlever. Votre mere refuse de le croire. Elle veut vous assurer de la bonne opinion qu'elle a de vous. Elle veut vous dire qu'elle vous  
aime

aime encore, & vous expliquer ce qu'elle attend de vous dans l'occasion qui s'approche. Mais, pour ne pas s'exposer à des oppositions qui ne feroient que l'irriter, elle voudroit être sûre, que vous descendrez dans la résolution de faire de bonne grace, ce qu'il faut que vous fassiez, de bonne grace ou non. Elle se propose aussi de vous donner quelques avis sur la conduite que vous aurez à tenir pour vous reconcilier avec votre pere & avec toute la famille. Voulez-vous descendre, Miss, ou ne le voulez-vous pas?

Je lui ai dit, qu'après un si long bannissement, je m'estimerois heureuse de paroître aux yeux de ma mere; mais que je ne pouvois le désirer à cette condition.

Est-ce-là votre réponse, Miss?

Je n'en ai pas d'autre à faire, Madame. Jamais je ne ferai à M. Solmes. Il est cruel pour moi, d'être si souvent pressée sur le même sujet; mais je ne ferai jamais à cet homme-là.

Elle m'a quittée d'un air chagrin. Je n'y fais aucun remède. Tant d'efforts, continuellement redoublés, ont lassé ma patience. J'admire que celle de mes persécuteurs ne paroisse pas s'épuiser. Si peu de variation dans leurs sentimens! Une con-

